

L'incroyable histoire du journal de Brownlow

H. G. Wells



Gloubik Éditions
2021

Ce document est un livre numérique **gratuit.**

Il ne peut être vendu.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Le texte qui suit est la traduction – pas trop mauvais, j’espère – du texte publié dans le N°3 (1947) du Avon Fantasy Reader, véritable mine d’or pour les amateurs de SF et fantastique. Hormis H. G. Wells, on y retrouve des grands noms tels Lovecraft, Merritt, Dunsany, Weinbaum, Bloch, Clarke et bien d’autres qui n’ont pas eu l’heur de rester connus... sauf peut-être de quelques irréductibles.

J’ai traduit également le petit texte de présentation présent dans la revue. Celui-ci explique entre autres pourquoi la présente nouvelle n’est pas dans les recueils habituels de l’auteur de la *Guerre des Mondes*.



En 1929 parut un volume omnibus intitulé « The Collected Short Stories of H. G. Wells », dans les pages duquel figuraient tous les petits bijoux de conjecture fantastique que le vieux maître avait jamais produits. En 1932, un autre récit est sorti de la plume du « père de la science-fiction moderne », l'histoire suivante. Trop tardive pour être incluse, elle n'est jamais apparue dans un livre ou une collection depuis ses débuts dans le magazine. Vous conviendrez, après avoir lu la « Surprenante histoire », que la dernière fantaisie de Wells est l'égale de toutes ses premières nouvelles... avec une touche de modernité qui lui est propre.

The Queer Story of Brownlow's Newspaper
by H. G. Wells

J'appelle cela une « Surprenante histoire » parce que c'est une histoire sans explication. Lorsque Brownlow m'en a parlé pour la première fois, par bribes, je l'ai trouvée bizarre et incroyable. Mais... elle refuse de rester incroyable. Après avoir résisté, puis interrogé et examiné minutieusement, et m'être replié devant l'évidence, après avoir rejeté toutes ses preuves comme une mystification élaborée et avoir refusé d'en entendre davantage, puis avoir été poussé à les reconsidérer par une curiosité irrésistible et avoir ainsi tout revu, j'ai été forcé de conclure que Brownlow, pour autant qu'il puisse dire la vérité, a dit la vérité. Mais elle reste une vérité étrange, étrange et excitante pour l'imagination. Plus son histoire devient crédible, plus elle est étrange. Elle

trouble mon esprit. Elle me rend fiévreux, infecté non pas par des germes mais par des points d'interrogation et une curiosité insatisfaite.

Brownlow est, je l'admets, un esprit joyeux. Je l'ai connu disant des mensonges. Mais je ne l'ai jamais vu faire quelque chose d'aussi élaboré et soutenu que cette affaire, si c'est une mystification, semble l'être. Il en est incapable. Il est trop paresseux et bon vivant pour une telle chose. Et il aurait ri. À un moment ou à un autre, il aurait ri et aurait tout dévoilé. Et après tout, il y a son bout de journal évidemment... et le bout d'un emballage pourtant l'adresse...

Je me suis rendu compte que le fait que l'histoire s'ouvre sur Brownlow dans un état très nettement supérieur à celui de la sobriété va déplaire à de nombreux lecteurs. Il n'était pas d'humeur à faire des observa-

tions froides et calculées, et encore moins à consigner des informations précises. Il voyait les choses d'une manière exaltée. Il était disposé à les secouer, à les saluer joyeusement et à les laisser passer sans y prêter attention. Les limites du temps et de l'espace s'imposaient à lui. Il était minuit passé. Il avait dîné avec des amis.

J'ai demandé quels amis... et je me suis satisfait d'une ou deux possibilités évidentes pour ce dîner. Ils étaient, m'a-t-il dit, « juste des amis. Ils n'avaient rien à voir avec ça ». Je n'ai pas l'habitude de passer outre une assurance de ce genre, mais j'ai fait une exception dans ce cas. J'ai observé mon homme et j'ai pris le risque de répéter la question. Ce dîner n'avait rien d'extraordinaire, à moins que ce ne soit le fait que c'était un dîner exceptionnellement bon. L'hôte était Redpath Baynes, l'avocat, et le dîner avait lieu dans

sa maison de St John's Wood. Gifford, du Evening Telegraph, que je connais un peu, était présent, et c'est de lui que j'ai obtenu tout ce que je voulais savoir. Il y eut beaucoup de discussions brillantes et discursives et Brownlow avait été inspiré de donner une imitation de sa tante, Lady Clitherholme, réprimandant un plombier inconsideré pendant quelques opérations de réparation à Clitherholme. Ce souvenir précoce avait été accueilli avec beaucoup de gaieté. Il était toujours très gentil avec sa tante. Lady Clitherholme et Brownlow étaient partis, visiblement ravis de ce petit succès social et de la générosité générale de l'occasion. Avaient-ils parlé, demandai-je, de l'avenir, d'Einstein, de J. W. Dunne ou de tout autre sujet aussi important et sérieux à cette soirée ? Non. Avaient-ils discuté de la presse moderne ? Non. Il n'y avait personne que l'on puisse qualifier de farceur à cette soirée, et Brown-

low était parti seul en taxi. C'est ce que j'étais le plus désireux de savoir. Il avait été dûment déposé par son taxi à l'entrée principale de Sussex Court.

Rien d'anormal n'est à noter sur son trajet dans l'ascenseur jusqu'au cinquième étage de Sussex Court. Le liftier de service n'a rien noté d'exceptionnel. J'ai demandé si Brownlow avait dit « Bonne nuit ». Le liftier ne s'en souvient pas. « D'habitude, il dit Bonne nuit », me dit le liftier, faisant manifestement de son mieux et n'ayant rien de particulier à se rappeler. Et c'est là que se termine le fruit de mes recherches sur l'état de Brownlow ce soir-là. Le reste de l'histoire vient directement de lui. Mes investigations aboutissent seulement à ceci : il n'était certainement pas ivre. Mais il avait été soulevé un peu hors de notre contact normal, dur et grinçant, avec les réalités immédiates de

l'existence. La vie brillait en lui de façon douce et chaleureuse, et l'inattendu pouvait se produire de façon brillante, facile et acceptable.

Il a descendu le long passage avec son tapis rouge, sa lumière claire et sa suite de portes en chêne, chacune avec son numéro artistique en laiton. J'ai emprunté ce passage avec lui à plusieurs reprises. Il avait l'habitude d'animer ce couloir en soulevant gravement son chapeau à chaque entrée, saluant ses voisins inconnus et invisibles, s'adressant à eux doucement mais distinctement par des noms ludiques, parfois légèrement indécents, de sa propre invention, leur exprimant ses bons vœux ou leur faisant de petits compliments.

Il arriva enfin à sa propre porte, le numéro 49, et entra sans grande difficulté. Il alluma la lumière de son hall. Sur le sol ciré et

sur son tapis chinois, des lettres et des circulaires, le courrier du soir, sont éparpillées. Sa gouvernante, qui dormait dans une chambre située dans une autre partie de l'immeuble, était sortie le soir, sinon ces lettres auraient été ramassées et posées sur le plateau de son bureau. En l'occurrence, elles gisaient sur le sol. Il ferma sa porte derrière lui ou celle-ci se ferma d'elle-même ; il enleva son manteau et son écharpe, posa son chapeau sur la tête du charretier grec dont le buste orne son hall, et se mit à ramasser ses lettres.

Cela aussi il réussit à le faire sans mésaventure. Il fut un peu ennuyé de manquer l'Evening Standard. Il a l'habitude, dit-il, de s'abonner à l'édition de l'après-midi du Star pour la lire à l'heure du thé et aussi à l'édition finale de l'Evening Standard pour la feuilleter en fin de soirée, ne serait-ce qu'à

cause de la caricature de Low. Il rassembla toutes ces enveloppes et tous ces paquets et les emporta dans son petit salon. Là, il alluma le chauffage électrique, se prépara un whisky-soda, alla dans sa chambre à coucher pour mettre des pantoufles douces et remplacer sa veste de smoking par une veste de laine de lama, retourna dans son salon, alluma une cigarette et s'assit dans son fauteuil près de la lampe de lecture pour examiner sa correspondance. Il se souvient très exactement de tous ces détails. Il s'agissait de routines qu'il avait répétées des dizaines de fois.

L'esprit de Brownlow n'est pas un esprit préoccupé ; il va vers les choses. Il est l'un de ces extravertis pleins d'entrain qui ouvrent et lisent toutes leurs lettres et circulaires dès qu'ils en ont l'occasion. Dans la journée, sa secrétaire intercepte et traite la plupart d'entre elles, mais la nuit, il échappe

à son contrôle et fait ce qui lui plaît, c'est-à-dire qu'il ouvre tout.

Il déchire diverses enveloppes. Il y avait là un accusé de réception officiel d'une lettre d'affaires qu'il avait dictée la veille, là une lettre de son avoué lui demandant quelques détails sur un règlement qu'il était en train de faire, là l'offre d'un monsieur inconnu au nom aristocratique de lui prêter de l'argent sur son seul billet de main, et là un avis sur un projet de nouvelle aile de son club. « Toujours la même chose. Quels ennuyeux ils sont tous ! » Il espérait toujours, comme tout homme qui avance dans la plaine de l'âge mûr, que sa correspondance contiendrait d'agréables surprises et elle ne le faisait jamais. Puis, comme il me l'a dit, entre autres, il a pris le remarquable journal.

Son aspect était différent de celui d'un journal ordinaire, mais pas au point de ne

pas être reconnaissable comme un journal, et il était surpris, dit-il, de ne pas l'avoir observé auparavant. Il était enfermé dans un emballage vert pâle, mais il n'était pas timbré ; apparemment, il avait été livré non pas par le facteur, mais par une autre main. (Cet emballage existe toujours ; je l'ai vu.) Il l'avait déjà déchirée avant de constater qu'il n'en était pas le destinataire.

Il resta un moment à regarder cette adresse, qui lui parut un peu étrange. Elle était imprimée en caractères plutôt inhabituels : « Evan O'Hara M., Sussex Court 49. »

« Mauvais nom », dit M. Brownlow ;
« Bonne adresse. Bêtises. Sussex Court 49...
J'suppose qu'il a mon Evening Standard...
échange n'est pas vol. »

Il rangea l'emballage déchiré avec ses lettres sans réponse et ouvrit le journal.

Le titre du journal était imprimé en grandes lettres noires-vertes légèrement ornementales qui auraient pu provenir d'une source similaire à celle de l'adresse. Mais, comme il l'a lu, c'était l'Evening Standard ! Ou, du moins, c'était le « Even Standard ».

« Idiot », dit Brownlow. « C'est un fou-tu journal irlandais. Je ne sais pas prononcer... quoi que ce soit... ces Irlandais... »

Il avait, je pense, une idée passagère, suggérée peut-être par l'emballage vert et l'encre verte, qu'il s'agissait d'un coup de loterie de Dublin. Mais s'il y avait quelque chose à lire, il voulait le lire. Il a examiné la première page. En haut, il y avait un titre en bandeau : « LE FORAGE DE WILTON ATTEINT SEPT MILES : SUCCÈ ASSURÉ. »

« Non », dit Brownlow. « Ce doit être le pétrole... Ce sont des illettrés ces gars du pé-

trole... ils omettent le 's' dans 'succès'. »

Il a posé le journal sur son genou pendant un moment, s'est resservi avec un verre, a pris et allumé une deuxième cigarette, puis s'est penché en arrière dans sa chaise pour prendre une vue impartiale de toute poussée d'actions de pétrole qui pourrait être en cours. C'était, il commença à s'en rendre compte, quelque chose de plus étrange que le pétrole. Il se trouvait en train d'examiner un véritable journal du soir, qui traitait, pour autant qu'il ait pu le voir dès le début, des affaires d'un autre monde.

Il eut un instant l'impression que lui, son fauteuil et son petit salon flottaient dans un vaste espace, puis tout sembla redevenir ferme et solide.

L'objet qu'il tenait entre ses mains était clairement et indiscutablement un journal

imprimé. Il était un peu bizarre dans sa typographie, et il ne sentait pas et ne froissait pas comme du papier ordinaire, mais c'était bien un journal. Il était imprimé sur trois ou quatre colonnes - il ne se souvenait plus combien - et il y avait des titres de colonnes sous la bannière de la page. En bas de l'une des colonnes, il y avait une sorte d'œuvre art-nouveau qui pouvait être une publicité (elle montrait une femme avec un chapeau incroyablement grand), et dans le coin supérieur gauche se trouvait une carte météorologique caractéristique de l'Europe occidentale, avec des isobares colorées, ou des isothermes, ou ce que l'on appelle ainsi, et l'inscription : « La météo de demain ».

Et puis il a remarqué la date. La date était le 10 novembre 1971 !

« Continuez comme ça », dit Brownlow.
« Bon sang ! Continuez comme ça. »

Il a tenu le papier de côté, puis de nouveau droit. La date était toujours le 10 novembre 1971.

Il se leva dans un état d'immense perplexité et posa le papier. Pendant un instant, il a eu un peu peur de lui. Il se frotta le front. « Tu ne serais pas en train de faire un Rip Van Winkle¹, par hasard, Brownlow, mon garçon ? » dit-il. Il reprit le journal, sortit dans le hall et se regarda dans le miroir du hall. Il fut rassuré de ne voir aucun signe de vieillissement, mais l'expression de consternation et d'étonnement mêlés sur son visage rougi le frappa soudain comme étant indigne et injustifié. Il rit de lui-même, doucement. Puis il fixa d'un air absent ce visage familier : « Je dois être à moitié tordu », dit-il, traduction facétieuse habituelle de « foutu ». Sur la table de la console se trouvait un petit calen-

1 Allusion à une nouvelle de Washington Irving

drier réglable d'apparence respectable qui témoignait que la date était le 10 novembre 1971.

« Voyez-vous ça ? », dit-il en secouant le drôle de journal dans sa direction avec un air de reproche. « J'aurais dû m'apercevoir de votre canular il y a dix minutes. Un tour de passe-passe, c'est le moins qu'on puisse dire. Je suppose qu'ils ont fait de Low un rédacteur en chef pour une nuit, et qu'il a eu cette idée. Eh ? »

Il admit qu'il s'était fait avoir, mais que la blague était bonne. Et, avec des anticipations inhabituelles de divertissement, il retourna à son fauteuil. C'était une bonne idée, un journal quarante ans à l'avance. Un bon divertissement si c'était bien fait. Pendant un certain temps, rien d'autre que le bruit d'un journal que l'on retourne et la respiration de Brownlow ne rompit le silence de l'apparte-

ment.

Considérée comme une création imaginative, il trouvait la chose presque trop bien faite. Chaque fois qu'il tournait une page, il s'attendait à ce que la feuille éclata de rire et dévoila tout. Mais il n'en était rien. De simple boutade, elle devint une immense et amusante, quoique peut-être un peu trop élaborée, alouette. Et puis, en tant qu'alouette, elle est passée d'un stade à l'autre de l'incrédibilité jusqu'à ce que, en tant que tout sauf ce qu'elle prétendait être, elle soit tout à fait incroyable. Toutes sortes de couleurs étaient utilisées, et soudain, il tomba sur des illustrations qui dépassaient l'étonnement ; elles étaient aux couleurs de la réalité. Jamais de sa vie il n'avait vu une telle impression en couleur et les bâtiments, les paysages et les costumes des images étaient étranges. Étranges et pourtant crédibles. C'étaient des

photographies en couleur de la réalité, dans quarante ans. Il ne pouvait pas croire autre chose d'elles. Le doute ne pouvait exister en leur présence.

Son esprit s'était éloigné de l'idée du numéro de plaisanterie. Le papier qu'il tenait dans sa main n'était pas seulement d'un coût inimaginable à produire. À n'importe quel prix, il ne pouvait être produit. Tout ce monde actuel ne pouvait pas produire un objet tel que ce papier qu'il tenait dans sa main. Il était tout à fait capable de s'en rendre compte.

Il s'assit en retournant la feuille et - tout à fait mécaniquement - en buvant du whisky. Ses facultés sceptiques étaient largement en suspens ; les barrières de la critique étaient tombées. Son esprit pouvait désormais accepter sans autre forme de procès l'idée qu'il lisait un journal datant de qua-

rante ans.

Il avait été adressé à M. Evan O'Hara, et il était venu à lui. Tant mieux. Cet Evan O'Hara savait manifestement comment anticiper les choses...

Je doute qu'à cette époque Brownlow ait trouvé quelque chose de merveilleux dans cette situation.

Pourtant, c'était, et c'est toujours, une situation merveilleuse. Cette merveille me monte à la tête alors que j'écris. Ce n'est que progressivement que j'ai pu construire cette image de Brownlow retournant cette feuille miraculeuse, de sorte que je puisse y croire moi-même. Et vous comprendrez comment, alors que la chose vacillait entre la crédibilité et l'incrédibilité dans mon esprit, je lui ai demandé, en partie pour justifier ou réfuter une énorme farce et, finalement, par une cu-

riosité dévorante : « Qu’y avait-il là-dedans ? Qu’avait-il à dire ? » En même temps, je me suis retrouvé à essayer de le piéger dans son histoire, et aussi à lui demander tous les détails qu’il pouvait me donner.

Qu’est-ce qu’il y avait dedans ? En d’autres termes, que fera le monde dans quarante ans ? Telle était l’ampleur prodigieuse de la vision dont Brownlow avait un aperçu. Le monde dans quarante ans ! Je reste éveillé la nuit en pensant à tout ce que ce journal aurait pu nous révéler. Il a révélé beaucoup de choses, mais il n’y a pas une seule chose qu’il révéla qui ne se transforme pas immédiatement en une constellation d’énigmes. Lorsqu’il m’a parlé de la chose pour la première fois, j’étais - c’est, je l’admets, une énorme pitié - intensément sceptique. Je lui ai posé des questions d’une manière que les gens appellent « méchante ».

J'étais prêt - comme ma façon de faire le lui faisait comprendre - à lui sauter à la gorge en lui disant « Mais c'est absurde ! » au premier faux pas. Et j'avais un engagement qui m'obligeait à partir au bout d'une demi-heure.

Mais la chose avait déjà frappé mon imagination, et j'ai téléphoné à Brownlow avant l'heure du thé, et j'ai recommencé à mordre dans sa « drôle d'histoire ». Cet après-midi-là, il boudait à cause de mon incrédulité du matin, et il me raconta très peu de choses. « J'étais ivre et je rêvais, je suppose », a-t-il dit. « Je commence à douter de tout moi-même. » Dans la nuit, il me vint à l'esprit pour la première fois que, s'il n'était pas autorisé à raconter et à consigner ce qu'il avait vu, il risquait de devenir à la fois confus et sceptique à ce sujet. Des fantaisies pourraient s'y mêler. Il risquait de faire des

détours et de modifier son récit pour le rendre plus crédible. Le lendemain, j'ai donc déjeuné et passé l'après-midi avec lui, et je me suis arrangé pour descendre dans le Surrey pour le week-end. J'ai réussi à dissiper sa colère contre moi. Mon enthousiasme croissant a restauré le sien. Là, nous nous sommes mis à travailler sérieusement, tout d'abord pour retrouver tout ce dont il pouvait se souvenir à propos de son journal et ensuite pour se faire une idée cohérente du monde dont il parlait.

Il est peut-être un peu banal de dire que nous n'étions pas des hommes formés pour ce travail. Car qui pourrait être considéré comme formé pour un travail tel que celui que nous entreprenions ? Quels faits devaient être retenus comme importants et comment devaient-ils être organisés ? Nous voulions savoir tout ce que nous pouvions

sur 1971 ; et les petits faits et les grands faits s'entassaient les uns sur les autres et se heurtaient les uns aux autres.

Le gros titre de la page sur le forage de sept milles de Wilton est, à mon avis, l'un des éléments les plus importants de l'histoire. À ce sujet, nous sommes assez clairs. Il s'agissait, selon Brownlow, d'une série de tentatives pour exploiter les réserves de chaleur sous la surface de la Terre. J'ai posé plusieurs questions. « C'était expliqué, vous savez », dit Brownlow en souriant et en tendant une main dont les doigts s'agitaient.

« C'était expliqué, c'est vrai. L'ancien système, disaient-ils, consistait à descendre de quelques centaines de pieds à un mile environ, à remonter du charbon et à le brûler. Si l'on descend un peu plus profond, il n'est pas nécessaire de remonter et de brûler quoi que ce soit. Il suffit de se chauffer tout sim-

plement. Ça monte tout seul, par sa propre vapeur. Vous voyez ? Simple.

« Ils en ont fait tout un plat », a-t-il ajouté. « Ce n'était pas seulement le titre de la banderole, il y avait un article de tête en gros caractères. Quel était le titre ? Ah ! L'ère de la combustion est terminée ! »

Il s'agit clairement d'un très grand événement pour l'humanité, pris en pleine action. Le 10 novembre 1971. Et la façon dont Brownlow le décrit, montre clairement un monde beaucoup plus préoccupé par les questions économiques essentielles que le monde d'aujourd'hui, et les traitant à une plus grande échelle et dans un esprit plus audacieux.

Cette excitation à l'idée de puiser dans les réservoirs centraux de chaleur, Brownlow l'a bien dit, n'était pas le seul symptôme d'un

accroissement de l'intérêt et de l'intelligence économiques pratiques. Les travaux scientifiques et les inventions occupaient une place beaucoup plus importante que dans n'importe quel journal contemporain. Il y avait des diagrammes et des symboles mathématiques, dit-il, mais il ne les a pas examinés de très près parce qu'il ne pouvait pas les comprendre.

« Une partie du journal est terriblement intellectuelle », dit-il.

Un monde plus intelligent pour nos petits-enfants, évidemment, et aussi, comme en témoignaient les photos, un monde plus sain et plus heureux.

« La mode vous obligeait à regarder », a dit Brownlow, en prenant la tangente, « toutes les couleurs qu'elle avait. »

« Étaient-elles élaborées ? » Ai-je de-

mandé.

« Tout sauf ça », a-t-il répondu.

Sa description de ces costumes était vague. Les personnes représentées dans les illustrations sociales et dans les publicités semblaient avoir réduit les vêtements - je veux dire des choses comme les gilets, les pantalons, les chaussettes et ainsi de suite - au minimum. Les seins et la poitrine étaient dénudés. Il semble y avoir eu des bracelets extrêmement exagérés, principalement sur le bras gauche et remontant jusqu'au coude, munis de gadgets qui servaient de poches. La plupart de ces bracelets semblaient être très décoratifs, presque comme de petits boucliers. Et puis, généralement, il y avait un immense chapeau, souvent roulé et porté à la main, et de longs manteaux des plus belles couleurs et évidemment aussi de la plus belle étoffe souple, qui soit traînaient devant atta-

chés à une sorte de hausse-col, soit étaient rassemblés et enveloppaient le corps nu, soit étaient ceinturés ou jetés sur les épaules.

Il y avait un certain nombre de photos de foules provenant de diverses parties du monde. « Les gens avaient l'air bien », dit Brownlow. « Prospères, vous savez, et honnêtes. Certaines des femmes tout simplement charmantes. »

Mon esprit s'est dirigé vers l'Inde. Que se passait-il en Inde ?

Brownlow ne se souvenait pas de grand-chose sur l'Inde. « Ankor », disait Brownlow. « Ce n'est pas l'Inde, n'est-ce pas ? » Il y avait eu une sorte de carnaval au milieu de bâtiments « parfaitement charmants » sous le soleil d'Ankor.

Les gens étaient bruns, mais ils étaient habillés comme les gens d'autres parties du

monde.

Je trouvai le politicien qui s'agitait en moi. L'Inde n'avait-elle vraiment rien de particulier ? En était-il sûr ? Il n'y avait certainement rien qui ait laissé une impression quelconque dans l'esprit de Brownlow. Et la Russie soviétique ? « Pas comme la Russie soviétique », dit Brownlow. Tous ces problèmes avaient cessé d'être un sujet d'intérêt quotidien. « Et comment la France s'en sortait-elle avec l'Allemagne ? » Brownlow ne se souvient pas d'une mention de l'une ou l'autre de ces deux grandes puissances. Ni de l'Empire britannique en tant que tel, ni des États-Unis. Il n'y avait aucune mention d'échanges, de communications, d'ambassadeurs, de conférences, de compétitions, de comparaisons, de stress dans lesquels ces gouvernements figuraient, pour autant qu'il puisse s'en souvenir. Il s'est creusé les mé-

ninges. J'ai pensé que peut-être tout cela s'était déroulé entièrement comme aujourd'hui et depuis les cent dernières années - qu'il avait parcouru des yeux les passages en question et qu'ils n'avaient laissé aucune impression distinctive dans son esprit. Mais il est certain que ce n'était pas le cas. « Toutes ces choses ont été lavées », dit-il. Il est inébranlable dans son affirmation qu'il n'y avait pas d'élections en cours, pas d'avis sur le Parlement ou les politiciens, pas de mention de Genève ou de quoi que ce soit sur les armements ou la guerre. Tous ces principaux centres d'intérêt d'un journal contemporain semblent avoir été parmi les sujets « délaissés ». Ce n'est pas que Brownlow ne les ait pas beaucoup remarqués ; il est certain qu'ils n'étaient pas là.

Pour moi, c'est une chose merveilleuse. Cela signifie, je suppose, que dans quarante

ans seulement, le grand jeu des États souverains sera terminé. Il semble également que le jeu parlementaire sera terminé, et qu'une toute nouvelle méthode de gestion des affaires humaines aura été adoptée. Pas un mot de patriotisme ou de nationalisme, pas un mot de parti, pas une allusion. Mais en quarante ans seulement ! Alors que la moitié des êtres humains déjà vivants dans le monde le seront encore ! Vous ne pouvez pas le croire un seul instant. Moi non plus, s'il n'y avait pas eu deux petits bouts de papier déchirés. Ceux-ci, comme je vais le préciser, me laissent dans un état de... comment dire ? de croyance incrédule.

Après tout, en 1831, très peu de gens pensaient aux voyages en chemin de fer ou en bateau à vapeur, et en 1871, on pouvait déjà faire le tour du monde en quatre-vingts jours à la vapeur, et envoyer un télégramme

en quelques minutes à presque toutes les parties du monde. Qui aurait pensé à cela en 1831 ? Les révolutions dans la vie humaine, lorsqu'elles commencent à se produire, peuvent arriver très vite. Nos idées et nos méthodes changent plus vite que nous ne le pensons.

Mais seulement quarante ans !

Ce n'est pas seulement qu'il y avait cette absence de politique nationale dans ce journal du soir, mais il y avait quelque chose de plus fondamental encore. Nous pensons tous les deux que les affaires, c'est-à-dire la finance, n'étaient pas présentes, du moins pas dans les lignes contemporaines. Nous ne sommes pas tout à fait sûrs de cela, mais c'est notre impression. Il n'y avait pas de liste des cours de la bourse, par exemple, pas de page sur la ville, et rien à la place. J'ai déjà suggéré que Brownlow avait simple-

ment tourné cette page, et qu'elle ressemblait suffisamment à ce qu'elle est aujourd'hui pour qu'il la passe et l'oublie. Je lui ai fait part de cette suggestion. Mais il est tout à fait sûr que ce n'était pas le cas. Comme la plupart d'entre nous aujourd'hui, il surveille un certain nombre de ses investissements assez nerveusement, et il est convaincu d'avoir cherché l'article de la City.

Le 10 novembre 1971 était peut-être un lundi - il semble qu'il y ait eu un certain réajustement des mois et des jours de la semaine ; c'est un détail dans lequel je n'entre-rais pas maintenant - mais cela n'explique pas l'absence totale de nouvelles de la City. Cela aussi, semble-t-il, sera effacé dans quarante ans.

Y a-t-il donc une énorme révolution à venir ? Qui mettra fin aux investissements et à la spéculation ? Le monde va-t-il devenir

bolchevique ? Dans le journal, en tout cas, il n'y avait aucun signe ou référence à quoi que ce soit de ce genre. Pourtant, contre cette idée d'une révolution économique stupéfiante, nous avons le fait que, quarante ans plus tard, un journal londonien familier du soir continue de tomber dans la boîte aux lettres d'un particulier de la manière la plus ininterrompue. Il n'y a pas beaucoup d'indices d'un bouleversement social. L'effet des immenses changements qui se sont produits petit à petit, jour après jour, heure après heure, sans aucune sorte de secousse révolutionnaire, comme le matin ou le printemps dans le monde, est beaucoup plus fort.

Ces spéculations futiles sont irrésistibles. Le lecteur doit me les pardonner. Permettez-moi de revenir à notre histoire.

Il y avait eu une photo d'un glissement de terrain près de Vintimille et une autre de

nouvelles usines chimiques à Salzbourg, et il y avait une photo de combats près d'Irkoutsk. (De cette photo, comme je le dirai plus tard, il ne restait qu'un petit bout.) « Cela s'appelait... » Brownlow fit un effort, et claqua des doigts triomphalement. « ... *'Rassemblement de brigands'* par la police fédérale. »

« Quelle police fédérale ? » Ai-je demandé.

« Vous m'avez eu », dit Brownlow. « Les types des deux côtés avaient l'air surtout chinois, mais il y avait un ou deux types plus grands, qui pouvaient être américains, britanniques ou scandinaves.

« Ce qui a occupé une grande partie du journal, dit Brownlow, c'était les gorilles. Les gorilles ont fait couler beaucoup d'encre. Pas autant que pour ce sujet ennuyeux, mais

quand même beaucoup d'agitation. Des photographies. Une carte. Un article spécial et quelques paragraphes. »

Le journal avait, en effet, annoncé la mort du dernier gorille. La tragédie qui s'est déroulée dans la réserve africaine de gorilles a suscité beaucoup de ressentiment. La population mondiale de gorilles diminue depuis de nombreuses années. En 1971, elle était estimée à 900 individus. Lorsque l'Office fédéral a pris le relais, elle n'était plus que de 300.

« Quel Office fédéral ? » ai-je demandé.

Brownlow n'en savait pas plus que moi. Quand il avait lu la phrase, cela lui avait semblé correct d'une certaine manière. Apparemment, cet Office avait trop de choses à faire d'un coup, et des ressources insuffisantes. J'ai d'abord eu l'impression qu'il de-

vait s'agir d'une sorte de conseil de conservation, improvisé dans des conditions de panique, pour sauver les créatures rares du monde menacées d'extinction. Les gorilles n'avaient pas été suffisamment observés et gardés, et ils avaient été balayés soudainement par une nouvelle forme maligne de grippe. La chose s'était produite pratiquement avant d'être remarquée. Le journal réclamait une enquête et des changements radicaux de réorganisation.

Cet Office fédéral, quel qu'il soit, semblait avoir une importance considérable en l'année 1971. Son nom réapparaît dans un article sur le boisement. Cela a considérablement intéressé Brownlow, car il a des participations importantes dans des entreprises de bois. Cet Office fédéral n'était apparemment pas seulement responsable des maladies des gorilles sauvages mais aussi de la plantation

d'arbres au - notez bien ces noms ! - Canada, dans l'État de New York, la Sibérie, à Alger et sur la côte est de l'Angleterre, et il a été mis en accusation pour diverses négligences dans la lutte contre les insectes nuisibles et diverses maladies fongiques des plantes. Il a franchi toutes nos frontières contemporaines de la manière la plus étonnante qui soit. Son aire de répartition était mondiale. « Malgré les restrictions supplémentaires imposées récemment à l'utilisation du gros bois dans la construction et l'ameublement, il est tout à fait possible que le bois d'abri et les précipitations fassent défaut dans presque toutes les régions menacées à partir de 1985. Il est vrai que l'Office fédéral s'est acquitté tardivement de sa tâche et que, dès le début, il a travaillé dans l'urgence ; mais, compte tenu du rapport lucide préparé par la Commission James, il n'y a que peu ou pas d'excuses pour l'agressivité

et la confiance excessive dont il a fait preuve. »

Je suis en mesure de citer cet article en particulier parce qu'en fait, il se trouve devant moi au moment où j'écris. Il est en effet, comme je vais l'expliquer, tout ce qui reste de ce remarquable journal. Le reste a été détruit et tout ce que nous pouvons savoir à son sujet repose sur la mémoire solide, mais pas absolument fiable, de Brownlow.

Mon esprit, au fil des jours, s'accroche à cet Office fédéral. Cette phrase signifie-t-elle, comme il est possible qu'elle le fasse, une fédération mondiale, un contrôle scientifique de toute vie humaine dans quarante ans seulement ? Je trouve cette idée... stupéfiante. J'ai toujours cru que le monde était destiné à s'unifier - « Parlement de l'humanité et Confédération du monde », comme l'a dit Tennyson - mais j'ai toujours supposé que

le processus prendrait des siècles. Mais mon sens du temps est faible. J'ai toujours eu tendance à sous-estimer le rythme du changement. J'ai écrit en 1900 qu'il y aurait des avions « dans cinquante ans ». Et ces choses confuses bourdonnaient partout et transportaient des passagers avant 1920.

Laissez-moi vous raconter très brièvement le reste de ce journal du soir. Il semblait y avoir beaucoup de sport et de mode ; beaucoup de choses sur quelque chose appelé « Spectacle » - avec des images - beaucoup de critiques illustrées des arts décoratifs et particulièrement de l'architecture. L'architecture dans les photos qu'il a vues était « imposante, magnifique en quelque sorte. De grands blocs d'immeubles. New York, mais en plus grand et tous ensemble »... Malheureusement, il ne peut pas dessiner. Il y avait des sections consacrées à

quelque chose qu'il ne pouvait pas comprendre, mais qu'il pense être une sorte de « truc de programme radio. »

Tout cela suggère une sorte de vie humaine avancée très semblable à la vie que nous menons aujourd'hui, peut-être même plus brillante et meilleure.

Mais voici quelque chose... de différent.

« Le taux de natalité », dit Brownlow en cherchant dans son esprit, « était de sept sur mille. »

Je me suis exclamé. Les taux de natalité les plus bas en Europe sont maintenant de seize ou plus pour mille. Le taux de natalité russe est de quarante pour mille, et il baisse lentement.

« C'était sept », a dit Brownlow.

« Exactement sept. Je l'ai remarqué. Dans un paragraphe. »

Mais quel taux de natalité, ai-je demandé. Le taux britannique ? Le taux européen ?

« Ça disait le taux de natalité », a dit Brownlow. « juste ça. »

C'est, je crois, l'élément le plus captivant de tout cet étrange aperçu du monde de nos petits-enfants. Un taux de natalité de sept sur mille ne signifie pas une population mondiale fixe ; il signifie une population qui se réduit à un rythme très rapide - à moins que le taux de mortalité ne soit encore plus bas. Il est fort possible qu'alors les gens ne mourront pas autant, mais vivront beaucoup plus longtemps. Sur ce point, Brownlow n'a pas pu faire la lumière. Les gens sur les photos ne lui semblaient pas être des « vieux ». Il y avait beaucoup d'enfants et de personnes

jeunes ou ayant l'air jeunes.

« Mais Brownlow », dis-je, « n'y a-t-il pas eu de crime ? »

« Plutôt », dit Brownlow. « Ils avaient une grosse affaire d'empoisonnement en cours, mais c'était très difficile à suivre. Vous savez comment c'est avec ces crimes. À moins de l'avoir lu depuis le début, il est difficile de comprendre la situation. Aucun journal n'a découvert que pour chaque crime, il devrait donner un résumé actualisé chaque jour... et quarante ans plus tard, ils ne l'ont pas fait. Ou ils ne le feront pas. Quelle que soit la façon dont vous voulez le dire.

« Il y avait plusieurs crimes et ce que les journalistes appellent des histoires, reprit-il, des histoires personnelles. Ce qui m'a frappé, c'est qu'ils semblaient plus sympathiques que nos reporters, plus préoccupés

par les motifs et moins par le fait de simplement découvrir quelqu'un. C'est ce qu'on pourrait appeler de la psychologie, pour ainsi dire. »

« Y avait-il quelque chose sur les livres ? » Je lui ai demandé.

« Je ne me rappelle rien à propos de livres », a-t-il répondu...

Et c'est tout. À l'exception de quelques détails insignifiants, comme un éventuel treizième mois inséré dans l'année, c'est tout. C'est intolérablement tentant. Telle est la substance du compte rendu de Brownlow sur son journal. Il l'a lu... comme on peut lire n'importe quel journal. Il était juste dans cet état de confort alcoolique où rien n'est incroyable et donc rien n'est vraiment merveilleux. Il savait qu'il lisait le journal du soir d'une quarantaine d'années à venir et il s'est

assis devant son feu, a fumé et siroté sa boisson et n'était pas plus perturbé qu'il ne l'aurait été s'il avait lu un livre imaginaire sur l'avenir.

Soudain, sa petite horloge en laiton a sonné deux coups.

Il se leva et bâilla. Il posa ce journal étonnant, ce journal miraculeux, comme il avait l'habitude de poser n'importe quel vieux journal ; il emporta sa correspondance dans son bureau, et avec la paresse rapide d'un homme très fatigué, il laissa tomber ses vêtements dans sa chambre et alla se coucher.

Mais quelque part dans la nuit, il se réveilla, assoiffé et l'esprit gris. Il resta éveillé et se rendit compte que quelque chose de très étrange lui était arrivé. Son esprit se remémora l'idée qu'il s'est fait avoir par une

invention très ingénieuse. Il se leva pour boire de l'eau de Vichy et prendre un comprimé pour le foie, se plongea la tête dans l'eau froide et se retrouva assis sur son lit à s'éponger les cheveux et à se demander s'il avait vraiment vu ces photographies aux couleurs de la réalité elle-même ou s'il les avait imaginées. Il pensait aussi que l'approche d'une famine mondiale en 1985 risquait d'affecter ses investissements, et en particulier un trust qu'il était en train de créer au nom d'un enfant en bas âge auquel il s'intéressait. Il serait peut-être sage, pensa-t-il, d'investir davantage dans le bois.

Il est retourné dans le couloir jusqu'à son salon. Il s'y assit en robe de chambre, retournant les merveilleuses feuilles. Il l'avait entre les mains, complet dans chaque page, pas un coin déchiré. Il pensa qu'une sorte d'auto-hypnose était peut-être à l'œuvre,

mais les images semblaient certainement aussi réelles que si elles étaient vues par une fenêtre. Après les avoir regardées quelque temps, il revint au paragraphe sur le bois. Il sentait qu'il devait le garder. Je ne sais pas si vous comprendrez comment son esprit a fonctionné - pour ma part, je peux dire tout de suite à quel point c'était parfaitement irrationnel et entièrement naturel - mais il a pris ce merveilleux papier, a pris la page en question, a arraché cet article particulier et a laissé le reste. Il retourna très somnolent dans sa chambre, posa le bout de papier sur sa table de toilette, se mit au lit et s'endormit aussitôt.

Lorsqu'il se réveilla, il était neuf heures ; son thé du matin était encore sur son chevet et la chambre était pleine de soleil. Sa gouvernante venait de rentrer dans la chambre.

« Vous dormiez si paisiblement, dit-elle, je n'ai pas pu supporter de vous réveiller. Dois-je vous apporter une nouvelle tasse de thé ? »

Brownlow ne répondit pas. Il essayait de penser à quelque chose d'étrange qui s'était produit.

Elle répéta sa question.

« Je viendrai prendre mon petit déjeuner en robe de chambre avant mon bain », dit-il, et elle sortit de la chambre.

C'est alors qu'il vit le morceau de papier.

En un instant, il courut dans le couloir jusqu'au salon.

« J'ai laissé un journal », a-t-il dit. « J'ai laissé un journal. »

Elle est venue en réponse au vacarme qu'il faisait.

« Le journal ? » dit-elle. « Il a disparu depuis deux heures, dans la goulotte, avec la poussière et le reste. »

Brownlow eut un moment de consternation extrême.

Il a invoqué son Dieu. « Je voulais qu'on le garde ! », a-t-il crié. « Je voulais qu'on le garde. »

« Mais comment pouvais-je savoir que vous vouliez le garder ? »

« Vous n'avez pas remarqué que c'était un journal extraordinaire ? »

« Je passe trop de temps à dépoussiérer cet appartement pour regarder des journaux », a-t-elle dit. « J'ai cru y voir des photos colorées de baigneuses et de choristes,

mais cela ne me concerne pas. Il ne m'a pas semblé que c'était un journal particulier. Comment pouvais-je savoir que vous voudriez le regarder à nouveau ce matin ? »

« Je dois récupérer ce journal », dit Brownlow. « C'est... c'est d'une importance vitale... Même si tout le tribunal du Sussex doit être suspendu, je veux récupérer ce journal. »

« Je n'ai jamais vu une chose remonter par ce conduit », a dit sa gouvernante, « qui l'a déjà descendu. Mais je vais téléphoner, monsieur, et voir ce que l'on peut faire. La plupart de ces choses vont directement dans la chaudière à eau chaude, dit-on... »

C'était le cas. Le journal était parti.

Brownlow était au bord de la crise de nerfs. Au prix d'un grand effort de maîtrise de soi, il s'est assis et a consommé son petit-

déjeuner froid. Il n'arrêtait pas de dire « Oh, mon Dieu ! » pendant ce temps. Au milieu de tout cela, il se leva pour récupérer le bout de papier dans sa chambre, puis trouva l'enveloppe adressée à Evan O'Hara parmi les lettres de la nuit sur son bureau. C'était une confirmation presque exaspérante. La chose était arrivée.

Peu après son petit déjeuner, il m'a appelé pour aider son esprit déconcerté.

Je l'ai trouvé à son bureau avec les deux bouts de papier devant lui.

Il n'a pas parlé. Il a fait un geste solennel.

« Qu'est-ce que c'est ? » Ai-je demandé, debout devant lui.

« Dis-moi », a-t-il dit. « Dis-moi. Que sont ces objets ? C'est grave. Soit... »

Il a laissé la phrase inachevée.

J'ai d'abord ramassé le papier d'emballage déchiré et j'ai senti sa texture.

« Evan O'Hara, M. », ai-je lu.

« Oui. Sussex Court, 49. Hein ? »

« Exact », j'ai acquiescé et je l'ai regardé fixement.

« Ce n'est pas une hallucination, hein ? »

J'ai secoué la tête.

« Et maintenant, ça ? » Sa main tremblait quand il m'a tendu la coupure. Je l'ai prise.

« Bizarre », ai-je dit. J'ai regardé l'encre noire et verte, les caractères inconnus, les petites nouveautés dans l'orthographe. Puis j'ai retourné l'objet. Il s'agis-

sait, je suppose, d'un quart de la photographie de cette « rafle de brigands par la police fédérale » dont j'ai déjà parlé.

Lorsque je l'ai vue ce matin-là, elle n'avait même pas commencé à s'effacer. Elle représentait une masse de maçonnerie brisée dans un terrain vague sablonneux avec, au loin, des montagnes dénudées. L'atmosphère froide et claire, l'éblouissement d'un après-midi sans nuage étaient parfaitement rendus. Au premier plan, quatre hommes masqués, vêtus d'un uniforme de service marron, s'affairaient à faire fonctionner une petite machine sur roues, équipée d'un tube et d'une buse projetant un jet qui sortait sur la gauche, là où le fragment a été arraché. Je ne peux pas imaginer ce que faisait le jet. Brownlow dit qu'il pense qu'ils gazaient des hommes dans une hutte. Je n'ai jamais vu une impression en couleur aussi réaliste.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »
Ai-je demandé.

« C'est ça », a dit Brownlow. « Je ne suis pas fou, n'est-ce pas ? C'est vraiment ça. »

« Mais qu'est-ce que c'est, bon sang ? »

« C'est un morceau d'un journal du 10 novembre 1971. »

« Vous feriez mieux d'expliquer », ai-je dit, et je me suis assis, le bout de papier à la main, pour écouter son histoire. Et, en éliminant autant que possible les questions, les digressions et les répétitions, c'est l'histoire que j'ai écrite ici.

J'ai dit au début qu'il s'agissait d'une histoire bizarre, et elle reste bizarre à mes yeux, fantastiquement bizarre. J'y reviens

par intervalles, et elle refuse de s'installer dans mon esprit comme autre chose qu'une incongruité avec toute mon expérience et mes croyances. S'il n'y avait pas ces deux petits bouts de papier, on pourrait s'en débarrasser assez facilement. On pourrait dire que Brownlow a eu une vision, un rêve d'une vivacité et d'une cohérence sans pareilles. Ou qu'il a été trompé et que sa tête a été tournée par une mystification élaborée. Ou encore, on pourrait supposer qu'il a vraiment vu dans l'avenir avec une sorte d'exagération des prévisions citées par M. J. W. Dunne dans son remarquable « Experiment with Time ». Mais rien de ce que M. Dunne a pu avancer ne peut expliquer qu'un journal du soir ait été glissé dans une fente à lettres quarante ans avant sa date.

L'emballage n'a pas changé du tout depuis que je l'ai vu pour la première fois. Mais

le morceau de papier contenant l'article sur le reboisement se dissout en une fine poudre et le fragment d'image au dos se décolore ; la plupart des couleurs ont disparu et les contours ont perdu leur netteté. J'ai apporté une partie de cette poudre à mon ami Ryder, du Royal College, dont les travaux en microchimie sont si bien connus. Il dit que ce n'est, à proprement parler, pas du tout du papier. C'est principalement de l'aluminium fortifié par l'adjonction d'une substance résineuse artificielle.

Bien que je n'offre aucune explication à cette affaire, je pense que je vais me risquer à une petite prophétie. Je suis obstinément persuadé que le 10 novembre 1971, le nom du locataire du 49 Sussex Court sera M. Evan O'Hara. (Il n'y a aucun locataire de ce nom actuellement à Sussex Court et je ne trouve aucune preuve dans l'annuaire télé-

phonique, ou dans l'annuaire de Londres, qu'une telle personne existe quelque part dans l'agglomération). Et ce soir-là, quarante ans plus tard, il ne recevra pas son exemplaire habituel du Even Standard, mais un exemplaire de l'Evening Standard de 1931. J'ai une envie irrésistible qu'il en soit ainsi.

J'ai peut-être raison ou tort, mais le fait que Brownlow ait vraiment tenu et lu, pendant deux heures remarquables, un vrai journal quarante ans à l'avance, me convainc autant que je suis convaincu que mon propre nom est Herbert G. Wells. Puis-je dire quelque chose de plus fort que cela ?